

Quatre siècles et demi d'histoire au pays de Charlevoix

Marc-André Bluteau and Serge Gauthier

Volume 3, Number 3, Fall 1987

La mosaïque régionale de Québec : Beauce, Charlevoix, Côte-du-Sud,
Lotbinière, Portneuf

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6752ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bluteau, M.-A. & Gauthier, S. (1987). Quatre siècles et demi d'histoire au pays de Charlevoix. *Cap-aux-Diamants*, 3(3), 3–7.



*L'hiver à
Baie-Saint-Paul. Huile
sur toile de Clarence
Gagnon (1881-1942).
(Archives nationales
du Québec).*

QUATRE SIÈCLES ET DEMI D'HISTOIRE AU PAYS DE CHARLEVOIX

par Marc-André Bluteau et Serge Gauthier*

Le territoire de Charlevoix longe le fleuve Saint-Laurent à partir des «Caps» (Saint-Tite-des-Caps), jusqu'à l'embouchure de la rivière Saguenay (Baie-Sainte-Catherine et Tadoussac). Il pénètre aussi assez profondément à l'intérieur des terres vers le Saguenay. Charlevoix se divise en trois axes naturels distincts: le milieu maritime en bordure du fleuve où se regroupent les vieilles paroisses colonisées aux XVIII^e et XVIII^e siècles; la partie terrienne située sur le plateau intermédiaire et composée de localités développées depuis le XIX^e siècle; le secteur forestier inhabité qui englobe presque entièrement l'arrière-pays.

Peu peuplée, la région de Charlevoix compte environ 30 000 habitants, disséminés sur un vaste territoire. Trois petites villes (Baie-Saint-Paul, La Malbaie et Clermont) et une vingtaine de municipalités rurales se répartissent un espace accidenté, coïncé entre le fleuve et les montagnes.

Sillonnée par les pêcheurs basques au XVI^e siècle, territoire de chasse et de pêche pour les peuples autochtones, la région de Charlevoix est

* *Historiens à la Société d'histoire de Charlevoix*



Le manoir du Séminaire de Québec à Baie-Saint-Paul. Érigé en 1718, il est détruit par le feu en 1926. (Archives nationales du Québec).

l'une des plus vieilles du Québec. Les missionnaires jésuites ont parcouru ce territoire. On doit à Jacques Cartier et à Samuel de Champlain le mérite d'avoir baptisé, dès le XVI^{ème} siècle, plusieurs lieux dont les noms sont toujours utilisés: Ile-aux-Coudres, La Malbaye, Rivière du Gouffre, Cap-à-l'Aigle, Cap-aux-Oies, et autres. Situé à l'extrémité est du Domaine du Roi, Charlevoix demeure longtemps un comptoir de fourrures pour les coureurs des bois et les Amérindiens.



Le manoir et le colombier de John Nairne, vers 1925. Ces bâtiments, construits entre 1764 et 1780, seront démolis en mars 1960. (Archives nationales du Québec).

Les vues de l'intendant Talon

L'arrivée, en 1665, de l'intendant Jean Talon marque une étape importante pour la Nouvelle-France, mais aussi pour Charlevoix. Sous l'impulsion du ministre Colbert, Talon tente de développer sur place une économie florissante.

Malgré des débuts prometteurs, les industries de fabrication du goudron et de mâts initiées par Talon à la Baie-Saint-Paul périclitent. Soixante

ans plus tard, l'intendant Gilles Hocquart (1731-1748) s'efforce en vain de réanimer ces industries.

Vers 1670, le territoire charlevoisien commence à se peupler. Des engagés travaillent déjà à la Baie-Saint-Paul à la confection du goudron avec Arnold Alix, chef-goudronnier. D'autres, probablement «*engagés des trente-six-mois*» s'affairent à la confection des bois de mâtures. En 1672, Léonard Pitoin et Pierre Dupré prennent la relève d'Alix. À ce moment, la seigneurie de La Malbaye, d'abord concédée à Jean Bourdon en 1653, passe aux mains de Pierre Gauthier de Comporté, membre du Conseil Souverain.

Connue pour ses richesses naturelles, la région de Charlevoix demeure cependant une terre de passage. Les engagés s'installent mais sans être propriétaires des terres qu'ils occupent. Le retour de Mgr François de Laval en 1675 marque une nouvelle étape. D'une terre de passage, la région devient une zone de peuplement.

L'oeuvre de Monseigneur de Laval

Mgr de Laval complète, entre 1664 et 1668, l'achat de la seigneurie de Beaupré; celle-ci avait été concédée en 1636 à un groupe de commerçants nommé Compagnie de Beaupré. À son retour, il imprime à son domaine une grande vitalité. Il veut renforcer, par les redevances seigneuriales, les ressources des deux institutions créées quelques années auparavant, le Séminaire de Québec, en 1663, et le Petit Séminaire, en 1668.

La région de la Baie-Saint-Paul marque la limite extrême de sa seigneurie. Lieu de chasse et de pêche pour les autochtones, Mgr de Laval y envisage l'établissement d'une mission sédentaire pour les «sauvages». Comme pour sa ferme de Saint-Joachim, il attire des colons sur des terres qu'il cède en métairie. Il s'empresse également de liquider les biens de la goudronnerie royale et d'indemniser les artisans laissés sur place, Pierre Dupré et Jean Serreau de Saint-Aubin. Puis, lentement, avec l'aide des administrateurs du Séminaire, il concède en 1675 des terres sur la côte Saint-François-Xavier (Petite-Rivière) à Claude Bouchard qui s'engage cependant à travailler sur sa ferme de Baie-Saint-Paul. Trois ans plus tard, en 1678, Noël Simard dit Lombrette s'installe à la Baie-Saint-Paul, suivi au printemps de 1679 par Pierre Tremblay.

Le peuplement progresse lentement au rythme des concessions. La seigneurie du Gouffre est concédée à Pierre Dupré en décembre 1682. Celle des Éboulements quelques mois plus tard, en avril 1683, aux frères Lessard. La seigneurie de l'Ile-aux-Coudres, vendue à Étienne de Lessard en 1677, devient finalement la propriété de Mgr de Laval en 1687. Toute une vie s'organise autour

des moulins à farine et à scier le bois (1689), de l'église (1698) et du manoir. Les habitants s'installent à demeure et défrichent leurs terres tout en s'adonnant à la pêche, à la chasse et au travail en forêt.

Vers 1688, débute à la Baie-Saint-Paul comme à La Malbaie l'exploitation systématique du bois nécessaire à l'approvisionnement des chantiers navals de Québec. À cette date, la seigneurie de La Malbaie passe aux mains de Pierre Soumande puis, un an plus tard, à François de La Rochelle. Des moulins à scier et à farine sont construits. Vingt-cinq à trente engagés y travaillent. À la Baie-Saint-Paul, «les Messieurs du Séminaire», en réponse aux pressions du milieu, favorisent l'implantation des censitaires. L'intendant essaie pour sa part de réanimer l'industrie du goudron. Trois cent soldats viennent même aider à la coupe du bois sur la seigneurie du Gouffre.

Vers 1720, la colonisation progresse sur la seigneurie de Beaupré (Baie-Saint-Paul) alors que celle de la seigneurie du Gouffre croît difficilement, surtout depuis la mort de Pierre Dupré survenue en 1724. Le nouveau seigneur des Éboulements, Pierre Tremblay, concède des terres. La colonisation débute aussi sur l'Île-aux-Coudres. À La Malbaie, la seigneurie est vendue au Domaine du Roi. La gérance est confiée à François-Étienne Cugnet, puis à la veuve Fornel en 1750. Pour éviter que La Malbaie se transforme en poste de traite de fourrure, des fermes sont construites. En 1733, on compte 77 bâtiments. La population augmente donc sur tout le territoire. De quelques individus en 1678, la population de Charlevoix atteint près de 500 habitants à la veille de la Conquête.

La Conquête et ses suites

Les dernières années du Régime français, et notamment l'intendance de François Bigot, laissent la colonie livrée à elle-même, à la fois la proie des spéculateurs et l'objet de l'indifférence métropolitaine. Malgré la déroute dans l'administration coloniale et le changement de métropole, les «canayens», comme on les appelaient à l'époque, habitués de ne compter que sur eux-mêmes, se remettent au travail de la terre, traçant dans le sol le sillon nourricier des générations futures. Le passage de l'envahisseur britannique sème néanmoins l'émoi et la désolation à la Baie-Saint-Paul, comme dans plusieurs villages situés en bordure du fleuve.

Le conquérant maintient le régime seigneurial, ainsi que les lois et les coutumes françaises. Exhortés à l'obéissance par l'Église catholique, qui assume le «leadership» laissé vacant par le départ des dirigeants français, les habitants reprennent leurs activités coutumières.



La vie dans la région de la Baie-Saint-Paul n'a pas véritablement changé. Il en va tout autrement pour celle de La Malbaie qui, partagée en deux en 1762 (seigneurie de Murray Bay et seigneurie de Mount Murray) entre les nouveaux seigneurs écossais Nairne et Fraser, accueille de plus en plus de familles anglophones sur son territoire. Certaines viennent s'y établir à demeure, d'autres en villégiature. Ces familles anglophones s'assimileront progressivement à la majorité francophone.

Au début du XIX^{ème} siècle, la vallée de la Baie-Saint-Paul, tout comme celle de La Malbaie, réussit mieux à contenir la population. Un mouvement de migration interne démarre vers les terres qui prolongent les vallées en bordure du fleuve. Deux nouveaux villages s'ouvrent à la colonisation: Saint-Fidèle, en 1800, et Saint-Siméon, en 1818. Les boisés situés en périphérie sur le plateau intermédiaire accueillent de nouveaux habitants. Le débordement vers Saint-Urbain, municipalisé en 1827, Sainte-Agnès, en 1830, et Saint-Irénée, en 1840, s'amorce.

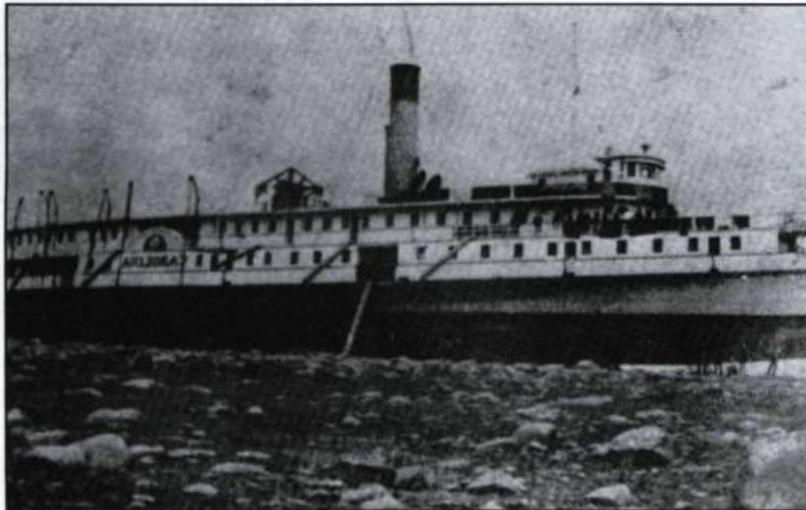
Ces migrations incitent les habitants à s'établir sur les terres les moins accidentées. Rapidement, celles-ci se raréfient. Les terres arrachées à la forêt, au versant des montagnes, s'appauvrissent vite. Les anciennes terres familiales, déjà morcelées entre les nombreux enfants, ne peuvent subir un nouveau découpage. Pour s'établir les nouvelles générations doivent s'exiler. La spéculation sur les terres, qui s'accroît avec la fin du régime seigneurial en 1848, expliquerait probablement ce phénomène.

La route du Saguenay

À défaut de posséder une terre, ou placés devant l'incapacité de survivre avec la seule culture de la terre, plusieurs jeunes partent pour les chantiers. Ils proviennent de toutes les paroisses de Charlevoix et s'engagent d'abord pour l'hiver seule-

L'ancienne église de La Malbaie. Érigée en 1804, elle fut consumée par les flammes en 1949. Le collège des Soeurs de la Charité de Québec, dont la construction remonte à 1876. (Archives nationales du Québec).

Rodolphe Forget
(1861-1919), homme
d'affaires et député de
Charlevoix-Saguenay
entre 1904 et 1919. Ce
riche entrepreneur
marquera
profondément la région
charlevoisienne.
(Portrait de Raymonde
Bérubé, 1987).



Le «Carolina» après son
nauffrage (19 août
1903). Ce navire à
vapeur, construit en
1877 par la compagnie
Richelieu et Ontario,
reprit la mer sous les
appellations successives
de Murray Bay et Cape
Diamond.
(Grégoire Dufour, et
autres, 1534-1984, 450
ans de navigation dans
Charlevoix, 1984, p. 26).

ment. L'été, ces jeunes gens reviennent participer aux travaux de la ferme. L'hiver suivant, ils quittent à nouveau, accompagnés cette fois d'un frère ou d'un parent.

Au départ des bûcherons pour l'abattage d'hiver, s'ajoutera bientôt celui des colons en quête de nouvelles terres. En 1828, une pétition circule dans Charlevoix demandant aux autorités du Bas-Canada d'ouvrir le Saguenay. Les habitants de toutes les paroisses signent, mais sans succès. Le monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson résiste. En 1837, sous l'initiative d'Alexis Tremblay dit Picoté, la Société des Vingt-et-Un propose l'ouverture du Saguenay, l'établissement de moulins et l'installation de colons.

La Compagnie de la Baie d'Hudson hésite alors à accorder des droits de coupe. Cependant, des enquêtes gouvernementales menées sur place confirment plusieurs cas de spoliation et la compagnie cède enfin. L'histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean trouve ses racines dans ces premières percées de son territoire. Pour Charlevoix, l'essor du commerce du bois atténue temporairement les effets des crises agricoles et diminue les tensions sociales.

De 1840 à 1870, la bourgeoisie charlevoisienne rêve de faire de Charlevoix un pôle commercial entre Québec et les terres de colonisation. Cette perspective favorise l'activité économique dans la région. C'est l'époque des regroupements d'habitants pour l'exploitation des moulins à scier et de la mise en valeur des pinières du plateau intermédiaire. Les seigneurs Nairne et Fraser fondent de nombreuses entreprises. Plusieurs marchands accroissent leurs activités, notamment les Simard, Tremblay, Cimon et Bélair. La navigation fluviale, le cabotage et la construction des goélettes sont en plein essor. C'est aussi à cette époque que sont percées les routes pour rejoindre le Saguenay par le chemin des Marais, par Saint-Urbain, par Sainte-Agnès, et que les premières auberges ouvrent leurs portes.

L'ouverture du Saguenay à la colonisation entraîne cependant une vive concurrence entre les bourgeoisies locales de Baie-Saint-Paul et de La Malbaie, elles-mêmes concurrencées par celle de Québec. L'arrivée des marchands et des industriels urbains comme William Price et W.H.A. Davies inaugurent l'ère des grands chantiers. Elle provoque aussi la faillite des initiatives régionales. Lentement, Price s'accapare la propriété exclusive des moulins à scier en les rachetant un à un aux propriétaires ruinés.

L'échec industriel

Malgré des initiatives locales, l'industrialisation dans Charlevoix reste marginale. La perte du vaste marché que représente le Saguenay au profit des commerçants de Québec ruine plusieurs entrepreneurs de Charlevoix. Plus encore, la réduction dramatique des exportations de bois en Angleterre fait perdre le plus important pôle de croissance de la première moitié du XIX^{ème} siècle et entraîne des regroupements d'entreprises qui profitent aux plus importantes, telle la firme des Price. Les querelles homériques entre Baie-Saint-Paul et La Malbaie pour l'exclusivité de l'approvisionnement des villes du Saguenay anéantissent les efforts régionaux.

Le rôle joué par Rodolphe Forget, homme d'affaires et député de Charlevoix-Saguenay de 1904-1919, tranche avec le profil d'ensemble. Le comté doit à cet homme des initiatives diversifiées qui marquèrent son développement économique et

social. Profitant de la demande grandissante pour la production de la pâte de papier aux États-Unis et du pouvoir électrique du barrage de la chute Nairne, il fonde, en 1890, la East Canada Power and Pulp Co. Ltd. Au même moment, il fait construire à Baie-Saint-Paul, le chef-lieu du comté, une ferme modèle et organise des concours d'agriculture. À titre de président de la Compagnie de navigation Richelieu et Ontario, il fait ériger l'hôtel Tadoussac puis, en 1899, le premier manoir Richelieu, haltes nécessaires pour les occupants des bateaux à vapeurs de la compagnie. C'est l'époque du tourisme de grand luxe.

Forget se fait aussi le promoteur d'un chemin de fer qui relierait La Malbaie à Saint-Joachim. Caresant ce rêve depuis sa première élection comme député en 1908, le projet est entrepris en 1910 et se finalise peu après son décès en 1919.

Les réalisations de Forget favorisent la croissance économique et la promotion touristique du comté. Le moulin de Clermont, racheté en 1919 par Charles Donohue et son frère Timothy, devient la Donohue Bros Reg'd, puis en 1920, la Donohue Brothers Ltd. Cette compagnie et la Reynold's composent encore aujourd'hui l'armature industrielle du comté. Le manoir Richelieu, incendié en 1928, fut reconstruit en 1929 par la Canada Steamship Line et devint un symbole de l'activité touristique dans Charlevoix joignant d'autres établissements réputés: notamment les auberges Chamard, Duberger, Warren.

Plusieurs initiatives importantes résultent des efforts d'un seul individu, Rodolphe Forget. Son action, si grande fut-elle, n'a pas réussi à générer un véritable mouvement d'industrialisation. L'activité touristique, avec l'ouverture de plusieurs petites auberges et la venue de villégiateurs par bateau ou par train, favorisent La Malbaie au détriment de Baie-Saint-Paul qui conserve un caractère rural et agricole. Le déséquilibre entre les deux pôles du comté s'accroît. Le cabotage et la construction des goélettes perdurent pour un temps encore et constituent un gagne-pain pour plusieurs familles des villages côtiers.

Permanence du problème économique

Avec le XXI^{ème} siècle, la satellisation de Charlevoix s'accroît. La population augmente faiblement. La structure industrielle demeure embryonnaire avec seulement deux entreprises d'importance, Donohue et Reynold's. Quelques institutions de service se greffent aux petites et moyennes entreprises naissantes. Le cabotage qui avait été une source d'emplois et d'initiatives, s'enferme dans la tradition.

Située en périphérie de Québec, Charlevoix connaît aujourd'hui une situation économique et



Le premier manoir Richelieu. Cet hôtel luxueux, édifié en 1899, devait être la proie des flammes dans la soirée du 12 septembre 1928. Il sera reconstruit l'année suivante. (Archives photographiques Notman, Musée McCord, Montréal).

sociale problématique. Dépourvue d'une structure industrielle solide, la région accuse un taux de chômage élevé que l'industrie touristique, parce que saisonnière, ne peut seule abaisser. Les quelques entreprises et les institutions existantes sont incapables d'accueillir le flot des travailleurs disponibles qui partent à l'extérieur grossir la masse des chômeurs des centres urbains comme Québec et Montréal. Les jeunes, désireux de poursuivre leurs études, quittent le comté pour souvent ne plus revenir. L'hémorragie de la population, qui avait marqué l'histoire de Charlevoix au XIX^{ème} siècle, se poursuit donc encore.

Pourtant, malgré un contexte d'ensemble plutôt morose, il semble se dessiner, dans la région, une volonté plus grande d'affirmation et de prise en charge de son propre développement. Il y a place à l'innovation économique, en particulier dans la protection de l'environnement, la mise en valeur du territoire et l'élaboration de l'infrastructure nécessaire à l'organisation d'activités sportives et récréatives échelonnées sur les quatre saisons. Le site avantageux et les ressources humaines de la région constituent des atouts précieux pour la réalisation de tels objectifs. ♦